

BRIGITTE KERNEL

Charlie

CHAPLIN

l'enfant du cinéma



Flammarion jeunesse







Charlie  
**CHAPLIN**  
l'enfant du cinéma

« Plus tard, je jouerai la comédie !  
Je ferai entrer des rires dans la tête et dans le cœur  
des spectateurs pour les rendre heureux.  
J'imaginerai des situations pour les faire exploser  
de bonheur sur leur fauteuil. »

Charlie est un petit garçon à la vie difficile.  
Entre une mère malade et un père absent,  
il tente par tous les moyens de faire du quotidien  
une fête. L'humour sera son meilleur allié  
et il deviendra l'un des plus grands artistes  
du XX<sup>ème</sup> siècle.

Déjà paru :

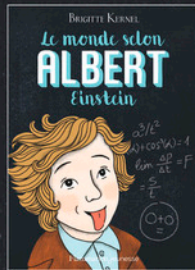


ILLUSTRATION D'AMÉLIE DUFOUR



Charlie  
**CHAPLIN**  
l'enfant du cinéma

DU MÊME AUTEUR, POUR LA JEUNESSE :

*Léonard de Vinci, l'enfance d'un génie*, Éditions  
Leduc, 2019

*Le Monde selon Albert Einstein*, Flammarion  
Jeunesse, 2021

Roman adapté pour le théâtre au Studio Hébertot  
à Paris, et dans le cadre du Festival off d'Avignon.

ET AUSSI :

*Le secret Hemingway*, Flammarion  
*Fais-moi oublier*, Flammarion

Longtemps productrice-animatrice d'émissions littéraires sur France Inter, **Brigitte Kernel** est l'autrice de nombreux romans dont, chez Flammarion et J'ai Lu, *Agatha Christie, le chapitre disparu* et *Jours brûlants à Key West*. Elle vit à Paris et consacre son temps à l'écriture et à la transmission.

BRIGITTE KERNEL

Charlie  
**CHAPLIN**  
l'enfant du cinéma

Flammarion jeunesse

© Flammarion, 2022  
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13  
ISBN : 978-2-0802-6042-0



*À mes petits copains d'enfance  
dans la cour du 41, rue du Général Fabvier  
à Nancy :  
Gabriel et Maria Moretti,  
Corinne Walter,  
Pascal Najean,  
Eric et Philippe Biesse ;  
sans oublier notre partenaire de jeux,  
mon joli chat Moumousse  
que nous aimions tous tant.*



1

CHARLIE CHAPLIN, C'EST MOI !



Charles, c'est mon nom !

J'ai presque 10 ans. Et mes parents, mon frère Sydney, mes grands-parents m'appellent « Charlie ».

Pourquoi ? Parce que ça rime avec « lit » et que j'adore rester de longues minutes étendu sur mon matelas et rêvasser. Surtout quand les fenêtres restent ouvertes toute la nuit en été. Alors, couché, la tête bien calée sur l'oreiller, je regarde dehors et j'admire les étoiles. Et la Voie lactée. Elle ressemble à un voile de première communiant.

Et puis Charlie, ça finit presque comme « parapluie ». Je ne sais pas pourquoi mais les parapluies, c'est une des choses qui m'amuse le plus dans la vie. Quand ils sont pris dans le vent, leurs baleines se mettent à l'envers et leur toile

se gonfle à la verticale façon entonnoir. Oh, toutes les grimaces et les contorsions que les gens font en essayant de tout remettre à l'endroit ! On dirait qu'ils se bagarrent avec un épouvantail rebelle. Que c'est drôle !

Je suis né le 16 avril 1889 dans le sud de Londres, en Angleterre, entre les murs d'une maison du quartier de Walworth.

C'est un endroit où les rues sont sinistres. Des dizaines et des dizaines de rats maigres courent partout dans ce coin-là. Parfois, ils bondissent devant vous quand ils sont surpris et ça fiche une peur terrible. À d'autres moments, ils sont rigolos quand ils sont assis, leurs pattes avant dressées devant leur museau, en train de grignoter le bout de pain rassis ou le fromage qu'ils ont réussi à voler.

Ce qui me plaît le plus à Londres, c'est la Tamise, le fleuve qui fend la ville d'un grand trait lumineux. Les goélands se posent sur ses rives ou dans les creux des piliers de pierre qui soutiennent les ponts. Celui que je préfère, c'est le London Bridge. Quand, dans le ciel, les nuages sont gris, des reflets incroyables se dessinent sur l'eau. On dirait que quelqu'un de génial y a tracé des figures à l'encre de Chine. Je peux passer

des heures à les observer, penché en avant au-dessus du parapet. J'admire les formes qui se créent, bougent, disparaissent, reviennent.

Qu'est-ce que c'est beau, l'Angleterre ! Le pays est plein de campagne verte, de forêts et d'étangs. Bon, d'accord, il pleut souvent, et il y a du brouillard la moitié de l'année. Mais dans l'épaisse brume on peut faire plein de farces à ses copains, comme surgir sans prévenir couvert d'un drap et prendre une voix de fantôme.

Ma naissance, je ne m'en souviens pas, dommage ! J'aurais bien voulu savoir ce qu'on vit quand on sort du ventre de sa mère, voir tout à coup le jour et la tête des gens... C'est le début d'une sacrée aventure ! Une aventure qui s'appelle la vie. Le grand voyage commence avec mille moments extraordinaires à venir. Même si parfois il y a des difficultés, des malheurs, on a de telles joies ! Ça vaut le coup d'arriver sur Terre.

Sur mes papiers officiels, c'est écrit : « Charles Spencer Chaplin ». Ça, c'est mon identité complète.

Je déteste !

Parce que le « s » à la fin de Charles se prononce et que ça ressemble à un sifflement de serpent. Ça donne « Charles'sssss ».



Et pareil pour Spencer, qui siffle aussi. Et deux fois : « S'ssssspenc'ssssserrrr »...

Pfff, ces affreux sons ! Ça fait penser à la langue fourchue des vipères. Et aussi à du jus de citron sans sucre, beurk.

Faut le savoir, je suis sensible aux sons, à la musique. Pour que j'aime bien une chanson, il faut qu'elle ne fasse pas de « sssss » et ne grince pas telle la mâchoire d'un vieux fantôme.

Maman et moi, on pense pareil. Elle l'a toujours dit : « Impossible de faire de la musique en jouant avec une scie aux dents mal alignées ! Tout est comme ça dans l'existence, rien ne va si c'est tordu ! »

Moi, j'ai préféré toute ma vie qu'on m'appelle « Charlot » !

Avec « o » à la fin telle une grande bouche ouverte qui reste muette tant elle est surprise par un événement incroyable, comme voir tout à coup dans la rue un dinosaure vivant ou dans le ciel un cheval ailé !

J'adore la vie lorsqu'elle est étonnante. Si étonnante qu'on en devient muet. Et qu'on écarquille les yeux à la façon d'un clown.



2

MAMAN, C'EST LA REINE  
DU MUSIC-HALL !



Maman, elle est comédienne et chanteuse, comme papa. Elle est amoureuse de son travail mais souvent elle s'en plaint aussi :

— Actrice, c'est la plus belle occupation du monde, mais ça rapporte à peine de quoi manger. Ce n'est pas avec l'argent que je gagne qu'on va faire bouillir la marmite ! Mais bon, acteur, ça rime avec bonheur...

— Et puis faire rire les gens, c'est magnifique, maman !

— Oui, mon chéri, ça leur diffuse plein de bonnes choses dans le corps et la tête.

— Rigoler les rend heureux...

— Oui, Charlie, rendre heureux ceux qui ont besoin de se distraire et de s'amuser, c'est ce qu'il faut essayer de faire dans l'existence ! Et surtout leur offrir de la joie afin qu'ils oublient leurs soucis.

— Y en a beaucoup des soucis dans la vie, je trouve...

— Mais il y a de grands bonheurs aussi ! N'oublie jamais ça, Charlie.

— Promis, maman !

— C'est bien mon gars !

— Je t'aime maman.

— Moi aussi, mon petit.

— Plus que mon frère Sydney ?

— Ah non, pas de jalousie, Charlie ! Ne recommence pas ! Je t'ai déjà dit qu'on aime pareil ses enfants !

— Même si on en a six, dix, douze ?

— Tous pareil !

Quand elle est en forme, ma mère se produit dans l'une de ces minuscules salles de Londres où il y a plein de monde tous les soirs, jusque tard. Des théâtres, des cabarets, des music-halls pleins de fumée et d'odeurs infectes d'alcool.

Je le sais car je la suis parfois en cachette alors qu'elle me croit endormi. J'ai ma petite planque dans les salles où elle joue : un coin derrière les grands rideaux rouges qui séparent les coulisses de la scène.

Là, me faisant tout petit, respirant à peine pour ne pas être surpris et renvoyé illico à la

maison, je regarde avec attention tout ce qui se passe sur les planches. J'observe ce qu'elle fait, ses gestes, ses mimiques, ses chansons aussi car maman a une très belle voix, et j'apprends ce métier qui me plaît tellement.

Elle reçoit toujours des dizaines et des dizaines d'applaudissements à la fin du spectacle. Il y a des « bravooooooooo », des « encore, encore !! » sonores hurlés par des personnes si enthousiastes qu'elles abandonnent leur siège et se mettent debout, le visage barré par un immense sourire.

Chaque fois, maman baisse la tête et remercie en envoyant des baisers au public. Parfois des spectateurs lui envoient un bouquet de fleurs.

C'est mérité car, quand elle joue ou qu'elle chante, elle donne aussi de l'émotion aux spectateurs. C'est ça être interprète, c'est avoir le talent de faire sortir du bonheur et même des vagues de tristesse du cœur des spectateurs.

Je dois dire que ce qui m'épate le plus, c'est la manière dont elle se métamorphose quand elle est devant le public : une fois, chantant de vieilles chanson habillée en vieille femme plaintive. Une autre fois, en voyante avec une boule en verre posée devant elle et un perroquet sur



l'épaule. Lors d'une série de représentations, elle s'est même métamorphosée en dame riche couverte de bijoux autour du cou et des poignets. Un vrai arbre de Noël tel qu'on en admire à la devanture des magasins au mois de décembre.

Nous, des sapins de Noël, on n'en a jamais à la maison. Il faudrait sortir de Londres et aller en couper un dans la forêt, mais on n'y va jamais, parce qu'on n'a pas les moyens d'aller se balader comme les gens riches. Bien sûr, on pourrait aller en acheter mais ça coûte beaucoup trop cher. Déjà qu'on ne mange pas tous les jours à notre faim...

Pour interpréter un personnage, maman change de voix, elle transforme sa façon de marcher, de s'asseoir, de se baisser, de tenir sa tête et ses bras. Incroyable : elle arrive à faire semblant d'être joyeuse, alors qu'elle l'est rarement !

Et on y croit !

C'est fou, car alors j'oublie que c'est Hannah Chaplin, ma mère, qui joue, là devant moi. J'ai l'impression que c'est une autre personne, une dame que je ne connais pas.

Le music-hall, le théâtre, ce n'est pas une profession facile. Maman, quand elle se produit, elle a besoin de répéter tous les jours son rôle ou

ses chansons. « Je ne dois faire aucune erreur ! » m'a-t-elle expliqué.

Le soir, elle me demande souvent de l'aider à répéter son rôle. Oh là là, qu'est-ce que ça me plaît ! Je prends le manuscrit entre mes mains. Et pendant qu'elle récite par cœur et met le ton, je suis des yeux le texte, mot à mot. Ainsi, je m'aperçois tout de suite si elle oublie un mot, une phrase, si elle fait une erreur.

C'est un peu comme quand on récite par cœur une poésie, à l'école. Sauf qu'un poème, c'est court et que là, c'est long. Ça peut durer plus d'une heure.

J'aime bien ces moments avec elle. On est comme sur une île déserte calme et chaude où il n'y a que nous deux, seuls au monde. C'est ça la complicité, partager des moments forts, des projets, des discussions. Car maman et moi nous parlons beaucoup de son métier qui sera le mien un jour, je l'espère plus que tout. Avec papa, on discute parfois aussi de l'univers du spectacle puisqu'il exerce le même métier qu'elle.

Maman m'a dit :

— Au début, on ne retient pas tout, Charlie. Mais à force de rabâcher plusieurs fois par jour

son texte, ses chansons, ils entrent dans la tête et ils n'en sortent plus.

— Faut de la mémoire ? Moi, je n'en ai pas beaucoup, je ne sais même pas mes tables de multiplication...

— Parce que tu ne les répètes pas assez. Le mieux, c'est de réviser juste avant de dormir ce que tu as appris dans la journée.

— Pourquoi, maman ? Je comprends pas.

— Parce que la nuit, ton cerveau va continuer à apprendre !

— Tout seul ?

— Oui, Charlie.

— Sans que j'aie besoin de travailler ?

— Oui, comme dans un rêve. Ta tête révisera sans que tu t'en rendes compte.

— Ça alors !

— C'est une histoire de motivation et de discipline. Et de plaisir, évidemment.

— Toi, m'man, tu as eu du mal quand tu as commencé à être artiste ?

— Comme tout le monde, mon chéri. Mais j'ai travaillé, travaillé, travaillé encore. J'ai appris par cœur des heures et des journées et des mois entiers.

— Et papa ?

— Pareil.

— Tous les artistes, alors ?

— Tous, les comédiens, les chanteurs, les danseurs.

— Les contorsionnistes qu'on voit à la fête foraine ?

— Aussi, Charlie.

— Et les dresseurs de lions, de singes, de girafes ?

— La même chose.

— Le maître à l'école, lui, c'est pas pareil...

— Mais tu te trompes, lui aussi, il doit connaître par cœur son programme.

— Et le docteur ?

— Pareil, mon chéri.

— Et le vendeur de légumes ?

— Il doit manier la notion de poids et le calcul mental à la perfection !

Elle a poursuivi ses explications. Son sourire me paraissait n'avoir jamais été aussi grand, ses yeux étaient pleins d'étincelles. J'ai vu que notre complicité autour du spectacle la comblait de plaisir :

— La mémoire, ça se cultive, Charlie, c'est un muscle. Quand tu cours tous les jours ou que tu fais du sport, ton corps devient plus ferme,

tes bras plus solides, tes épaules plus fortes. Retenir par cœur, c'est la même chose. Il faut du travail et de la discipline ! Et surtout, il faut adorer entrer dans la peau de quelqu'un d'autre !

— Je comprends, je vais m'exercer dès ce soir.

— Commence avec de la poésie ou des refrains. Ou mieux pour l'instant...

— Quoi, m'man ?

Là, ma mère, qui n'a rien à voir avec une andouille, m'a fait un clin d'œil et a murmuré :

— Les tables de multiplication !

— J'aime pas.

— C'est un excellent exercice, Charlie, force-toi si tu veux apprendre à apprendre...

« Apprendre à apprendre » : je n'avais jamais entendu cette formule. Mais elle me plaît bien !

— Et puis apprendre, a ajouté maman, ça aide à se perfectionner et à trouver un travail quand on est grand.

— Donc m'man, ça permet de manger à sa faim, et on peut même acheter de la viande de temps en temps !

— Oui, mon petit.

— Comme dit Sydney, m'man : « On peut offrir des cadeaux d'anniversaire à ceux qu'on aime. »

— Ou s'acheter des glaces en été, Charlie.

— Et surtout, il y a la joie de faire ce qui nous plaît.

— Oui, c'est toujours plus facile de travailler quand on adore son activité et qu'on ne compte pas son temps, tu sais... C'est un vrai plaisir ! C'est à force de s'exercer qu'on devient un bon comédien, un bon peintre, un bon écrivain, un bon musicien.

— Comme font les sportifs ? C'est ça, m'man ?

— Oui, tout pareil, mon chéri.

— Je comprends... Bon, ben je vais commencer à étudier le jonglage dès maintenant jusque la semaine prochaine !... C'est pas de la rigolade d'être un artiste...

— Il faut être rigoureux et travailleur comme pour tous les autres métiers, instituteur, ingénieur, commerçant, menuisier, comptable...

— Et dresseur de lions ?

— Tout pareil !

— Et chercheur d'or ?

— Tout pareil !

Se produire sur une scène, ça entraîne dans un monde nouveau, plein de moments doux comme du coton, et le coton, ça aide à nettoyer les blessures.



Et ça calme les peurs, surtout si on se sent différent des autres.

Je suis tellement à part quand je suis à l'école. Je n'arrive pas à être comme les bons élèves qui ont des 10/10 partout. Je déteste écouter le maître. Je m'ennuie quand il parle. Et faire mes devoirs, c'est pire que de manger des escargots comme ils le font en France.

Maman s'est toujours donné beaucoup de mal pour rapporter de l'argent chez nous. Faut la voir ! Elle court de scène en scène. Parfois, elle danse dans quatre endroits différents de Londres tous très éloignés les uns des autres. Pour ne pas être en retard, elle file sous la pluie à toute vitesse dans les rues. Ses chaussures sont trempées quand elle se prend une flaque. Et elle en prend régulièrement. Il pleut trop dans cette ville.

Souvent, fatiguée, elle force son sourire devant les spectateurs, mais quand elle a fini de jouer, elle pleure sur le chemin de retour à la maison. Elle ne se plaint pas mais quand elle rentre je le vois bien : son maquillage dessine un petit lac noir sous ses yeux. Je me colle alors dans ses bras :

— Je t'aime, maman.

— Moi aussi je t'aime, mon garçon.

On est bien avec elle, Sydney et moi. Même si on est pauvres et qu'on ne mange pas tous les jours à notre faim.

Bon, je parle au présent.

Mais je devrais raconter tout ça à l'imparfait.

Oui, au passé.

Car ça, son travail d'actrice, c'était avant.

Avant l'hôpital où elle est en ce moment.

# 3

LA VIE N'EST PAS FACILE  
QUAND MAMAN  
EST À L'HÔPITAL.



Le docteur l'affirme : « L'état de votre mère est changeant comme la météo. Faut s'y habituer et ne pas lui en vouloir. »

Parfois, elle est gaie et chante dans la cuisine dès que le coq crétin du voisin hurle son cocorico dans sa cour, à 4 heures le matin. Ce coq que j'ai souvent envie d'étrangler tant il me réveille tôt. Mais j'adore les animaux, alors je ne commettrai jamais un crime pareil.

Le plus souvent, elle est comme un bateau sans matelot qui navigue sur une mer noire sans horizon. Elle n'arrive même plus à sortir de son lit tant elle se sent triste et angoissée. Elle ne mange plus, elle boit juste de l'eau. Elle refuse tout ce que je lui apporte : les aliments que j'ai mendiés ici et là chez les marchands : du pain, du sucre ; que j'ai demandés aux paysans

dans leur champs, aux jardiniers sur leurs terrains : du blé, des pommes de terres, des carottes, des oignons ; ou qu'on a bien voulu me donner à la ferme : un œuf, un demi-litre de lait...

Bon... Je dois l'avouer... En vrai, il y a un secret à propos de l'endroit où est notre mère depuis un mois déjà...

Quel est cet endroit ?

Ben... chuuut : c'est pas vraiment un hôpital... C'est un « asile ». Un « asile psychiatrique ».

On ne le dit pas aux gens de notre entourage parce que « asile », ça fait penser à « fou ». Or maman, elle a toute sa tête. C'est juste qu'elle est très fatiguée. Ses nerfs tiennent mal en place. C'est un peu comme s'ils étaient des élastiques qui avaient été trop longtemps tendus à l'extrême et avaient rompu.

Là-bas, elle se remet en dormant beaucoup et en étant soignée par de bons médecins.

Sa vie n'est pas facile car elle est en manque de son autre fils. Celui qu'elle a eu avec un autre homme que mon père. Ce gamin est né après la séparation de mes parents.

Peut-être qu'elle pense trop à toutes ces choses sombres et qu'à force de laisser voler des souvenirs

cruels dans sa tête, elle met en danger le calme de son cœur.

Alors, depuis mes 6 ans, j'ai peur. 6 ans, c'est l'âge que j'avais quand elle a été malade la première fois.

J'ai peur qu'elle ait mal quelque part.

J'ai peur qu'elle ne veuille plus manger.

J'ai peur qu'elle meure.

J'ai peur qu'on ne la revoie jamais.

Heureusement, quand je ris, j'oublie un peu tout ça.

Le rire, c'est magique. Ça éloigne le malheur.

En attendant que notre mère retrouve la santé et revienne, Sydney et moi, on reste chez papa.

Même si ça ne nous plaît pas trop.

Car notre père, il boit tout le temps du whisky. Il est saoul presque tous les soirs. Et Louise, sa nouvelle femme, c'est pareil. On dirait qu'ils font des concours de beuverie.

Ce qui me terrorise le plus : quand ils crient tous les deux dans les escaliers.

Malgré tout ça, je l'aime, mon papa. Il est tout tendre au fond de lui. Un vrai gâteau au chocolat dont le cœur moelleux est tout chaud ! Moi, je le sais même si personne ne le voit et que beaucoup de gens jurent : « C'est un affreux

bonhomme. » Je le promets : quand il n'est pas plein d'alcool, c'est un homme délicieux ! Même maman (et pourtant ils sont séparés) le clame : « Il est si bon et gentil lorsqu'il n'avale que de l'eau et du thé ! Son whisky, c'est comme une maladie ! »

Au fond de moi, je sais qu'ils s'aiment encore bien, mes parents. Bientôt, ils seront les meilleurs amis du monde. Je croise les doigts pour que ça arrive vite.

